

JEUX OLYMPIQUES OU JEUX DU CIRQUE ?

David LE BRETON

Les Jeux olympiques cristallisent toutes les ferveurs mais aussi les tensions sociales, politiques et économiques d'une époque. La charte olympique affirme volontiers à voix haute des valeurs occultées dans la pratique, par la force des choses. Les Jeux exaltent la compétition, le culte du vainqueur, un nationalisme qui se caricature dans le décompte des médailles et le classement par pays. La transformation récente de la devise des Jeux olympiques : « Citius, altius, fortius – communiter » (« Plus vite, plus haut, plus fort – ensemble ») est quelque peu ironique au regard de l'hyperindividualisation des compétitions sur ce fond d'appartenance nationale. Au regard des conséquences à d'innombrables niveaux des Jeux olympiques sur l'environnement et le climat, on se demande s'il n'y a pas un anachronisme dans leur mise en œuvre et dans les moyens colossaux qu'ils déploient.

Une image infiniment forte de la relativité des mondes, et notamment des compétitions sportives, jaillit du film de Werner Herzog *Le pays où rêvent les fourmis vertes* (1984), tourné en Australie : un enfant aborigène se tient près d'un homme assis devant un magnétophone dans lequel se déroule une cassette enregistrée lors de la coupe du monde de football en 1978 à Buenos Aires. Un journaliste argentin commente avec passion l'un des matchs, la finale peut-être, et soudain sa voix se casse, il hurle interminablement de bonheur, incapable de reprendre son souffle : l'équipe d'Argentine vient de

marquer un but. Sans que l'on sache pourquoi, l'homme se lève et s'en va en laissant le magnétophone en marche avec ce long cri qui semble ne jamais finir. L'enfant continue à regarder l'instrument

« *Il y a dans la passion du sport un exorcisme secret de la mort* »

avec curiosité. L'écart entre son visage et la voix en transe du commentateur, la distance entre ces deux univers, donne le vertige.

La fulgurante beauté de ce plan tient au caractère impensable du rapprochement. Face à l'enfant aborigène, cet univers de valeur que cristallise la culture sportive apparaît soudain frappé de la plus impitoyable des dérisions. La voix de l'homme qui s'étouffe de joie parce que son équipe vient de prendre l'avantage apparaît soudain burlesque. Nul exemple n'illustre mieux le caractère social et culturel du sport, et l'effet de résonance que lui procurent les médias dans l'illusion d'une universalité consensuelle.

La voix du commentateur appartient désormais à notre univers familial. Les médias sont friands de retransmission de rencontres sportives, même les plus culturels y consacrent une attention plus ou moins saillante. Nous imaginons mal nos sociétés privées de ces spectacles et des émotions collectives mises en œuvre. Lors des grandes compétitions, à connotation fortement nationaliste, comme la coupe du monde de football ou les Jeux olympiques, ce sont des semaines de mobilisation médiatique qui impulsent partout dans le monde, sans relâche, une ambiance sociale spécifique d'un jour à l'autre.

Des moments de ferveur collective

Les résultats des divers championnats, la forme des joueurs ou des athlètes, leurs exploits, leurs blessures, leurs contreperformances, les records battus, la supputation des chances des uns et des autres, manne inépuisable d'événements, forment la matrice immédiatement disponible des conversations entre les acteurs. La plupart des cafés ou des lieux de sociabilité, ici ou ailleurs, résonnent de ces propos, de ces engouements, de ces polémiques dérisoires qui font l'écume des jours. Formule en quelque sorte diplomatique de la communication sociale, les échanges instaurés autour des rencontres sportives n'engagent que la surface de la personne tout en favorisant une forte mise en jeu affective, et l'assurance d'une prise d'intérêts réciproque.

En ce sens, il y a dans la passion du sport un exorcisme secret de la mort : à la fois règne absolu du provisoire et éternel retour des événements. Le même succède au même en se parant d'une nouvelle séduction. Peut-être retrouve-t-il, à une échelle collective, l'équivalent de la mobilisation de l'enfant qui demande inlassablement avant de dormir la même histoire dont il connaît le déroulement et le dénouement. Il faut la lui répéter souvent comme si chaque jour en éclairait les péripéties sous un angle un peu différent. À travers ce jeu de la répétition, l'enfant apprivoise peu à peu le fait d'exister et éloigne le sentiment de sa précarité. Le spectateur sportif est un peu cet enfant émerveillé du retour du même qui se rassure sur la soli-

« L'un des derniers points chauds de la sociabilité »

dité du monde et la confiance nécessaire au quotidien. D'où aussi l'aspect commode du sport comme matrice inépuisable de dialogues possibles de la sociabilité. Sans jamais donner aux acteurs le sentiment qu'ils se répètent, il fournit chaque jour les mêmes engouements, les mêmes émotions puissantes, les mêmes répliques, les mêmes prises de position, à la manière d'une solide accroche au monde. Inducteur de sociabilité, l'événement sportif favorise les rencontres, entretient les amitiés ou les rivalités, ranime le sentiment d'appartenance pour le meilleur ou pour le pire. La mort d'un champion national est souvent l'occasion d'un immense deuil collectif du pays autour de son idole disparue. La mort d'Ayrton Senna (1960-1994) au Brésil, en pleine gloire, ou celle de Maradona (1960-2020) en Argentine en sont des exemples emblématiques.

Les joutes sportives participent avec intensité à la régulation des passions collectives ou individuelles. L'événement sportif est un condensateur d'émotion, un pourvoyeur d'affects qui subvertit les routines du quotidien en y introduisant l'intensité d'une attente et l'enthousiasme ou la déception du résultat. Pendant un moment, le supporter se sent passionnément vivant, passant d'une émotion à une autre, parcourant en un temps bref tout un registre affectif. Le stade ou l'écran sont des lieux où les cris, les vociférations, les exaltations sont possibles jusqu'à un certain point, un temps licite du paroxysme, moyennant le respect de quelques règles. Une forme de prophylaxie sociale s'exprime ici, autorisant les acteurs à moduler leurs tensions intérieures, à vivre avec une formidable intensité l'écoulement du temps. Les rencontres sportives, par les situations d'effe-

vescence, les contagions affectives, les déchainements d'enthousiasme ou de déception qu'elles suscitent, représentent l'un des derniers points chauds de la sociabilité. Moment fantasmagorique d'exacerbation du lien social, du sentiment communautaire qui réunit pourtant des hommes et des femmes que tout oppose dans la vie quotidienne, hormis de supporter leur équipe ou leur champion. Parfois aussi la violence jaillit quand le déroulement de la compétition ne satisfait pas certains qui s'en prennent alors aux arbitres, aux joueurs ou aux supporters de l'équipe adverse, voire au mobilier urbain.

Renouvelant les mécanismes psychologiques bien étudiés par Edgar Morin pour les stars, les hommes ou les femmes qui s'illustrent par leurs performances deviennent des supports d'identification, des figures estimées qui incarnent la part du rêve et aident certains à assumer les grisailles du quotidien. Antidotes offerts aux frustrations, transfiguration provisoire. Exerçant un ascendant proche de celui du star-système, l'agenda sportif est un réservoir possible de signifiants flottants que chaque acteur s'approprie en les reformulant à sa guise. Les grandes compétitions, à l'image des Jeux olympiques, induisent non seulement des heures devant la télévision, la consultation passionnée des séquences *YouTube*, mais également, sous une forme à la fois anecdotique et significative, une multiplication des tatouages ou des coiffures portés par les sportifs les plus méritants. On veut leur ressembler, s'approprier symboliquement une part de leur gloire ou les intégrer en soi comme une forme de talisman pour réussir soi-même dans la vie. À chacune de ces compétitions planétaires, les boutiques de tatoueurs ne désemplassent pas, les supporters voulant reproduire sur leur peau le totem cutané de leur champion.

L'engouement pour les manifestations sportives, les passions même, suscitées par certains événements comme les Jeux olympiques, l'exaltation des médias et la consécration soudaine de l'athlète ou de l'équipe qui gagne, ces moments de ferveur collective imposent d'éviter toute forme de moralisation, de jugement de valeur tranché en s'érigeant au-dessus des foules pour donner des leçons. En outre, chacun possède son panthéon intérieur de moments forts. En ce qui me concerne : les courses d'Alain Mimoun (1921-2013 ; médaille d'argent du dix-mille-mètres des Jeux d'Helsinki en 1952, derrière Emil Zátopek ; médaille d'or du marathon des Jeux de Melbourne en 1956) que j'ai eu le bonheur de croiser bien plus tard

quand je faisais du *cross-country*, la victoire de Colette Besson (1946-2005 ; médaille d'or du 400 mètres des Jeux de Mexico en 1968), celle d'Abebe Bikila (1932-1973), coureur aux pieds nus, vainqueur des marathons de Rome (1960)

et de Tokyo (1964), le saut en hauteur de Dick Fosbury (1947-2023 ; médaille d'or aux Jeux de

Mexico en 1968), etc. Chacun de nous tient sa galerie personnelle de moments bouleversants que l'on pourrait décliner dans une liste à la Georges Perec. Mais une telle réserve d'émotions ne doit pas anéantir le souci de comprendre et de pointer les limites, les ambiguïtés, les ambivalences de ces engouements.

« L'humanisme de Coubertin est sujet à caution »

Tensions politiques des Jeux olympiques

Les Jeux olympiques incarnent l'apothéose du spectacle sportif. Autour de 10 000 athlètes s'affrontent lors de plus de 300 épreuves sous les yeux de milliards de spectateurs. Mais, dès le début, les ambiguïtés sont présentes. Pierre de Coubertin (1863-1937) définit l'olympisme comme « la religion de l'énergie, le culte de la volonté intensive par les pratiques des sports virils s'appuyant sur l'hygiène et le civisme et s'entourant d'art et de pensée ». Au-delà de quelques affirmations, l'humanisme de Coubertin est sujet à caution. C'était un homme de son temps, un grand bourgeois, croyant à l'inégalité des peuples, soutenant sans réserve la colonisation, conservateur en matière de domination masculine et donc critique envers le sport féminin. La charte olympique développe l'imaginaire d'une innocence bienheureuse d'un sport qui serait porté par des valeurs humanistes de loyauté, d'amitié et de rapprochement des peuples largement contredites dans les faits. Les compétitions sportives de haut niveau sont inextricablement liées à des enjeux diplomatiques politiques, sociaux, culturels et économiques.

L'histoire de l'olympisme est ainsi scandée par la litanie des tensions géopolitiques. Lors des Jeux de Berlin, en 1936, le Comité international olympique (CIO) ferme complaisamment les yeux sur les nombreuses exactions commises par le régime hitlérien déjà à l'œuvre. Pire, à leur terme, Coubertin témoigne par la parole des dirigeants du CIO de sa profonde admiration pour Hitler et pour la

« magnifique organisation » de la cérémonie d'ouverture et des compétitions sans jamais y voir, par naïveté ou cynisme, une glorification de national-socialisme et surtout une légitimation sur la scène internationale¹. Un visa d'honorabilité est ainsi donné à l'Allemagne nazie. Plus récemment, toujours sous le prétexte de l'innocence du sport et du rapprochement des nations, les Jeux de Moscou (1980) et de Pékin (2008) donnent une légitimité politique à des régimes indifférents aux droits humains.

L'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie, la Turquie et la Hongrie sont interdits de Jeux en 1920 à Anvers. En 1948, à Londres, l'Allemagne et le Japon ne sont pas invités. L'URSS n'y participe pas entre 1920 et 1948 ; la Chine entre 1952 et 1980. En 1956, à Melbourne, six pays boycottent les Jeux olympiques : l'Égypte, l'Irak et le Liban qui s'insurgent contre l'occupation du canal de Suez, l'Espagne, les Pays-Bas et la Suisse qui s'indignent de l'intervention soviétique en Hongrie. En 1972, les Jeux de Munich restent dans la mémoire en raison de l'attaque meurtrière d'un commando palestinien qui tue onze athlètes israéliens en plein village olympique. Des pays africains boycottent les Jeux de Montréal en 1976 : ils dénoncent la présence de la Nouvelle-Zélande et reprochent à l'équipe de rugby de ce pays d'avoir effectué une tournée en Afrique du Sud où règne l'apartheid. De 1968 à 1976, nombre de pays africains refusent de venir à cause de la participation de l'Afrique du Sud. En 1980, les États-Unis ne se rendent pas à Moscou, en raison de l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques, et entraînent d'autres pays à leur suite. Avec d'autres pays, la France refuse de participer à la cérémonie d'ouverture. Cette année-là, plus de soixante nations déclinent l'invitation à participer aux Jeux pour dénoncer les violations des droits humains en Union soviétique. Quatre ans plus tard, l'URSS et d'autres pays du bloc communiste refusent de participer aux Jeux de Los Angeles. Pour les Jeux de Paris en 2024, ce sont la Russie et la Biélorussie qui sont exclues, hormis les athlètes de ce pays qui acceptent de concourir sous bannière neutre. Il ne s'agit là que de quelques rappels, car les situations de boycott et de non-invitation courent comme un fil rouge dans toute l'histoire des Jeux.

1. Jean-Marie Brohm, 1936, *Les Jeux de Berlin* (1983), André Versailles éditeur, Bruxelles, 2008.

Dopage olympique

L'une des mythologies du sport est de donner l'illusion d'un affrontement équitable entre égaux. Certes, sur la même ligne de départ, les athlètes se mesurent par corps, sans que les disparités de leur naissance semblent interférer.

Dans les compétitions, si en apparence les conditions sociales ne jouent pas sur le terrain, elles sont en revanche entrées en ligne

« Les compétitions sportives sont entrées dans le domaine de l'économie de marché »

de compte en amont lors de la sélection des candidats selon leur place au sein de la trame sociale et l'accessibilité économique au sport en question. Les sports les plus prisés sur le plan médiatique – cyclisme, football, basket, judo, athlétisme, par exemple – sont ceux où s'exerce la promotion sociale la plus saillante. Maints champions sont valorisés pour leur origine populaire. D'autres sports sont nettement plus orientés vers les « héritiers » : tennis, disciplines hippiques, escrime, golf, etc.

Autre fabrique d'inégalité dans les compétitions, le dopage traverse toutes les pratiques sportives et n'épargne pas les Jeux olympiques. En 1967, le CIO officialise les contrôles antidopage lors des Jeux d'été de 1968, à Mexico. Les femmes sont en outre soumises à des tests visant à confirmer biologiquement leur « féminité ».

Si l'anatomie n'est plus un destin, la performance ne l'est plus non plus quand un vaste éventail de moyens pharmacologiques est disponible. Le rapport au monde tient dans la volonté qui décide de la molécule appropriée pour rectifier un corps mal ajusté. Autant tracer biochimiquement un chemin en soi plutôt que d'affronter sans défense l'épreuve du monde sans se sentir à la hauteur. Dans le domaine sportif, des hommes ou des femmes se présentent aux compétitions avec des corps chimiquement modifiés pour repousser les limites physiques ou maintenir leur niveau, malgré la fatigue. Les auteurs anonymes du *Guide des trois cents médicaments* (1988), grand succès éditorial à l'époque de sa publication, le disaient déjà explicitement pour dissiper tout scrupule de la part des usagers : « Se droguer signifie un rejet, un refus du monde réel, une quête suicidaire, une fuite insensée dans les limbes imaginaires de la dépersonnalisation. Se doper dans le monde moderne représente un processus d'intégration parfois indispensable, une arme pour affronter le réel » (p. 26).

L'allongement des saisons, la multiplication des compétitions, les exigences de performances et, en conséquence, les charges d'entraînement, leur hypermédiatisation, la sponsorisation pour la mise en

« Des quartiers sont rasés,
des populations déplacées »

valeur de produits, l'exacerbation des gains... sont des incitations au dopage pour essayer de sortir du lot à tout prix. Les

compétitions sportives sont entrées dans le domaine de l'économie de marché. Au regard d'un podium olympique et de l'argent et de la notoriété qu'il implique, le risque pour la santé est peu de chose, surtout quand les athlètes ont le sentiment que d'autres font pareil, avec plus ou moins de bonne fortune ou d'intelligence dans leur capacité à échapper au contrôle. Le dopage a liquidé les héros et la valorisation du mérite. En pipant les épreuves, il a profané les anciens dieux, sécularisé l'épreuve. Les performances de certains sportifs deviennent toujours plus ahurissantes. Sur les mêmes parcours, les champions d'autrefois seraient oubliés.

Les Jeux olympiques sont régulièrement happés par de spectaculaires affaires de dopage amenant à des déclassements ou à des mises hors-jeu de concurrents. Des pays ont organisé délibérément le dopage, notamment l'Allemagne de l'Est ou la Russie, à différentes périodes de leur participation. Si les contrôles sont toujours en retard sur les innovations chimiques, ils ne mettent pas toujours à l'abri les virtuoses en la matière, rattrapés et déclassés, parfois plusieurs années après leurs victoires. D'anciens champions, à l'image de Lance Armstrong, entrent dans le domaine des faits divers après avoir été mondialement adulés. Ben Johnson remporte le cent-mètres des Jeux de Séoul (1988) devant Carl Lewis, en établissant un nouveau record du monde avant d'être rapidement disqualifié pour usage d'un stéroïde anabolisant. Marion Jones qui remporte cinq médailles d'or aux Jeux de Sydney (2000) doit reconnaître s'être dopée et elle est disqualifiée en 2007. Ce sont là des exemples parmi d'autres. Chaque olympiade voit ainsi des déclassements spectaculaires.

Le coût des Jeux olympiques

La quête de prestige des villes choisies pour leur organisation des Jeux coûte parfois très cher, non seulement sur le plan écono-

mique mais aussi social, politique ou écologique. Athènes a eu énormément de difficultés à réaliser les infrastructures exigées. Les Jeux de Rio de Janeiro, en 2016, succédant à l'organisation de la coupe du monde de football en 2014, coûtent une fortune dans un pays marqué par la pauvreté, malgré la politique mise en œuvre. Les travaux titanesques qui sont de mises à chaque olympiade se font au détriment des populations les plus précaires. Des quartiers sont rasés, des populations déplacées. À Rio de Janeiro, par exemple, les dépenses colossales d'une telle organisation entraînent l'augmentation du coût des transports publics et une vive réprobation sociale. Aux lendemains des Jeux, l'État de Rio de Janeiro est en faillite, les salaires et les retraites ne sont plus versés, les services publics à l'abandon. Beaucoup d'argent a été dépensé sans grand retour vers les populations. Le coût des Jeux est hallucinant et déborde toujours les évaluations qui ont nourri les arguments en faveur du choix de la ville d'accueil.

En toute rigueur, les Jeux olympiques incarnent une immense fête de la marchandise, une sorte de récréation cohérente de nos sociétés ultralibérales. Ils transforment les villes qui accueillent des compétitions en gigantesque hypermarché pour ceux qui ont les moyens d'en profiter. En 2024, à Paris, les hôtels triplent leur prix et exigent la réservation de plusieurs nuits, les locations Airbnb atteignent des sommes considérables ; malgré les engagements de gratuité, le prix des transports dans la capitale est doublé. Le coût de l'immobilier s'envole. Le *marketing* des marques atteint son comble en profitant notamment des cinq ou six milliards de téléspectateurs. Partout où une caméra s'attarde, elle met en valeur un logo ou un slogan connu. Les Jeux olympiques sont ainsi une entreprise de promotion planétaire des grandes marques. En misant sur des athlètes, elles attendent une retombée économique grâce au prestige de leurs performances mais aussi par le martèlement de leur propre nom sur les maillots, les casquettes, les tribunes des stades ou dans les spots de publicité au moment des retransmissions... Mais, parallèlement, les Jeux donneraient une puissance médiatique grandiose à une entreprise terroriste.

Alain Ehrenberg avait pointé ce tournant au début des années 1990, avec le basculement de la signification du sport au sein d'une société de compétition et de marchandisation : « Le sport est sorti du sport, il est devenu un état d'esprit, un mode de formation du lien social, du rapport à soi et à autrui pour l'homme compétitif que

nous sommes tous appelés à devenir au sein d'une société de compétition généralisée². » Le processus s'accroît sans cesse avec une valorisation grandissante de l'argent, de la notoriété, poussant l'individu au dépassement de soi, quitte à recourir à des moyens illégitimes. Au regard des valeurs mises en jeu, les Jeux olympiques s'assimilent plutôt aux jeux du cirque qu'aux jeux traditionnels de la Grèce antique.

David LE BRETON



Retrouvez le dossier « **Questions sociales** »
sur www.revue-etudes.com

2. Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, 1991, pp. 13-14.